

Maurice fit un geste de résignation et n'insista pas. Peut-être avait-il entrevu la vérité. La vérité était que sa confiance portait un coup terrible à sa mère en renversant brusquement, comme un château de cartes, l'édifice qu'elle se plaisait à élever dans les nuages, dans des nuages dorés, depuis le jour où elle avait appris la mort de Robert de La Pave. Dès ce jour, en effet, elle avait commencé à machiner dans son cerveau le mariage de son fils avec la très riche veuve et héritière de Robert. Ce mariage lui offrait plusieurs tentations irrésistibles : Elle désirait vivement marier Maurice, et l'on sait combien est dévorante chez les mères cette ardeur matrimoniale. Maurice avait semblé jusque-là peu disposé au mariage, mais elle comptait justement sur le charme exceptionnel de la belle Marianne pour l'y décider ; elle comptait de même sur le mérite exceptionnel de son fils pour éblouir la jeune veuve et pour compenser à ses yeux la différence des fortunes ; le voisinage de campagne était une circonstance également exceptionnelle qui favorisait merveilleusement ces perspectives de mutuelle séduction. Enfin, madame de Frémeuse, à force de vivre aux champs et d'y gérer ses intérêts, avait pris pour la terre le goût ou plutôt la passion du paysan normand. Le domaine de La Pave, qui était continuellement devant ses yeux ses immenses herbages, ses labours, ses fermes et ses bois, exerçait sur elle une profonde fascination. Elle avait déjà, à force d'industrie féminine, arrondi passablement sa petite terre de Frémeuse. Y ajouter par surcroît le domaine de La Pave, c'était pour elle ajouter le royaume d'Italie au duché de Savoie : c'était un idéal pour lequel la vieille dame eût joué sa tête.

On comprend avec quel sentiment d'amertume elle avait dû accueillir une révélation qui venait tout à coup ce rêve délicieux. Que M. de La Pave eût adressé à sa femme, en mourant, l'injonction compliante de ne point se remarier et qu'il eût précisément confié ce message à M. de Frémeuse, c'était véritablement un fait qui semblait combiné à dessein pour ruiner de fond en comble ses secrètes espérances. Toutefois, la première stupeur passée, la comtesse, avec la ténacité des naufragés, s'accrocha aux moindres branches et reprit courage. Elle se dit, peut-être qu'étant donnée la fragilité de la femme, — et aussi celle de l'homme, — il n'était pas impossible qu'un jour ou l'autre le message fatal ne devint une lettre morte.

Le lendemain de son arrivée. Maurice expédia dès le matin au château de La Pave un domestique avec un billet : il s'informait de l'heure à laquelle madame de La Pave voudrait bien le recevoir. Elle répondit sur une de ses cartes qu'elle recevrait M. de Frémeuse à toute heure qui lui conviendrait dans la journée. En conséquence, vers trois heures de l'après-midi, le jeune homme se mit en marche dans la direction du château de La Pave. — Il était fort agité par la pensée de l'entrevue qui se préparait. A l'appréhension trop vraisemblable d'une scène douloureuse et au souci grave de sa terrible ambassade, se joignait dans son esprit une curiosité inquiète de connaître et de voir en face la femme qui avait versé des philtres dans les veines de son ami. Il lui avait toujours prêté une influence néfaste sur la destinée de Robert : il ne l'aimait pas et il se doutait qu'elle ne l'aimait guère de son côté, comme sa mère du reste le lui avait fait entendre.

Tout contribuait en ce moment à surexciter son émotion et à ébranler ses nerfs. Il parcourait les sentiers

les bois, les prairies qu'il avait tant parcourus dans son enfance, et en revoyant à l'âge d'homme, surtout après des épreuves viriles et des douleurs tragiques, ce doux paysage natal, il ressentait une impression profonde, mêlée de tristesse et de charme.

A un embranchement du chemin, et près des avenues du château, on voyait une croix de pierre qui, de temps immémorial, servait de but et de terme aux processions de la paroisse le jour de la Fête-Dieu. Cette fête avait eu lieu précisément la semaine précédente, et la croix était encore cerclée d'une fraîche couronne de buis. Là, dans ce carrefour retiré, s'était passée, il y avait bien des années, une scène qui n'avait pas cessé d'être présente à la mémoire de Maurice. C'était là que Robert de La Pave, dans un élan juvénile et romanesque, l'avait entraîné un soir, d'un air de mystère ; c'était là que les deux enfants, avec toute l'ardeur et la sincérité de leurs âmes, s'étaient juré en s'embrassant une amitié éternellement fidèle. En arrivant devant la vieille croix, Maurice hésita, puis s'arrêta : il s'assit sur une des marches du piédestal, et tous ses souvenirs d'enfance, de jeunesse, d'amitié, de deuil, débordant dans son cœur trop plein, le jeune officier s'attendrit.

Le château de La Pave est une belle et originale construction qui paraît dater de la première moitié du XVII^e siècle, et qu'on ne rencontre point sans surprise dans un coin perdu du Perche. Il se compose d'un pavillon central et de deux ailes en faible saillie ; le toit est plat, à l'italienne, et bordé de vases de pierre. Il a très grand air quand on l'aperçoit du milieu de l'avenue principale, sur sa terrasse à balustres. Un vaste jardin s'étend derrière l'habitation : il est disposé à l'ancienne mode française, avec de longs berceaux de charmilles, des parterres de broderies et des bordures de buis. On y voyait même encore, il y a vingt ans, et nous espérons qu'on y voit toujours, des ifs taillés, non seulement en forme de pyramides et de pions d'échecs, mais en figures de dragons et d'autres bêtes.

Au moment où M. de Frémeuse entra dans la cour du château, madame de La Pave et sa tante, madame de Combaleu, toutes deux vêtues du deuil le plus rigoureux se promenaient en causant sous une des charmilles du jardin. Si le jeune commandant d'artillerie avait pu entendre leur conversation, la prévention que lui causait sa première entrevue avec la tante de Robert n'en eût certes pas été diminuée.

Il est rare qu'une femme ait beaucoup les anciens amis de son mari et qu'elle les laisse volontiers prendre pied dans son ménage. Ce sont des indices de jeunesse suspects, des rivaux d'affection et d'influence qu'elle est plus ou moins jalouse d'écarter. Madame de La Pave, en se mariant, n'avait pas échappé à ces préventions assez générales chez son sexe : mais chez elle ces préventions, grossies et redoublées par plusieurs circonstances, avaient atteint, à l'égard de M. de Frémeuse, un degré particulier d'aigreur et de ressentiment. Elle s'épanchait en cet instant même, sur ce sujet, dans le sein de madame de Combaleu, en portant fréquemment à ses narines nacrées son flacon de sel emmaillotté dans son mouchoir.

— C'est un moment bien pénible, ma tante, disait-elle. Je sais que je dois le recevoir, certainement, et même le bien recevoir. Car mon mari l'aimait beaucoup, et lui-même est resté l'ami fidèle de Robert jusqu'à sa mort. Je le sais, et je tâcherai de me montrer amicale avec lui, comme c'est mon devoir. Mais je ne puis dire combien